

Je demandai à Bernard : « Vous êtes donc malade ? Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas dit que vous souffriez, hier ? »
Il me répondit : « Parce que je ne me croyais pas malade ; je pensais n'avoir qu'une contusion sans importance. »
Mme Bernard, je dois le dire, était dans un état de surexcitation extrême. Elle me racontait ces malheurs de famille, et la difficulté qu'elle avait eue à élever son fils.
Je fus frappé de son attitude, qui ne me paraissait pas reconfortante pour le malade. Je m'adressai même à Bernard pour lui recommander de rassurer sa mère.
Le récit du colonel réduit, comme l'on voit, les faits à des proportions très simples et très naturelles : le dragon Bernard ne fut point mal soigné à l'hôpital et il ne se plaignit pas.
Avait-il été maltraité par ses camarades et ses chefs dès son arrivée au régiment, et s'en plaignait-il à son lit de mort ?
Sur ce point, le colonel de Lestapis dépense :
— Mme Bernard, au chevet de son fils, me dit : « Je sais que beaucoup ont été très bons et très bienveillants pour mon fils, mais il y en a d'autres qui l'ont malmené et injurié. »
Par deux fois, affirme le colonel, Bernard répondit : « Mais non, maman, taisez-vous donc ! Je n'ai à me plaindre de personne. »
Alors j'interrogeai Bernard :
— Avez-vous eu à souffrir, au régiment ?
— Non, mon colonel, me répondit-il, je n'ai pu me plaindre de personne.

A ce récit, le président oppose celui de Mme Bernard, suivant laquelle son fils se serait écrié : « Devant tout le peloton, je jure que Solanges m'a injurié, maltraité. » Solanges aurait même ajouté à peu près, en ces termes : « Qu'il monte à cheval, ce sale youpin et qu'il en creve, s'il le faut ! »
— C'est absolument inexact, déclare le colonel ; c'est un pur roman !
Et il ajoute :
— Solanges est un garçon bien élevé, doux, pas violent avec les hommes, incapable même d'une parole impertinente ou grossière.
— Cependant, reprend le président, qui tient à mettre impartiallement en présence les deux versions, cependant une sœur aurait rapporté qu'un jour Solanges donna un coup de pied à un homme et que cet homme dut entrer à l'hôpital.
Le colonel. — La sœur ne voit-elle pas ce propos ; ce qui est vrai, c'est que Solanges, ayant donné un ordre à porter à un homme, courut après cet homme pour presser l'exécution de son ordre, et qu'au moment où il allait l'atteindre l'homme glissa sur le sol de l'écurie, tomba et se démit l'épaule.
Le président. — Bernard a-t-il été raillé, injurié par ses camarades, on raison de son origine israélite ?
Le colonel. — J'ai vu que Bernard était juif le jour où j'ai vu sa mère à son chevet ; je l'ignorais avant, et la plupart de ses camarades l'ignoraient comme moi.

Cette déposition d'allure si simple et si digne de sincérité, contredit en tous points celle de Mme Bernard, dont elle laisse deviner toutes les accusations.
L'occasion de provoquer à la barre des témoins une dramatique confrontation entre la mère et le colonel est trop séduisante, et elle est trop favorable aux préoccupations du moment, pour que M. Lagasse ne la saisisse pas.
Mais, avec un grand sentiment des convenances et une grande forme, M. le président Poncet refuse d'accueillir cette requête de M. Lagasse, même lorsqu'il la présente sous forme de conclusions.
Donc, pas de scène entre Mme Bernard et M. de Lestapis, l'audience y perd un pittoresque, mais elle y gagne en dignité.

Il est un fait que le colonel n'avait pas pu préciser, n'en ayant pas été témoin.
D'après Mme Bernard, son fils, étant tombé de cheval, n'aurait pas été soigné, ni même dispensé de service ; le colonel a déjà déclaré que Bernard avait été dispensé de monter à cheval ; le lieutenant Meyer, qui était chargé de l'instruction du peloton auquel appartenait Bernard, apporte une déposition précise :

— Lorsque Bernard, tomba de cheval, dit-il, je le questionnai ; il me dit qu'il s'était fait mal, et il ajouta qu'il souffrait déjà d'écorchures aux cuisses ; je l'envoyai se faire panser et je le dispensai d'exercices à cheval ; je le mis aux exercices à pied. — Il se plaignait aussi de souffrir à la poitrine et de tranchées.
— Mon fils, avait dit Mme Bernard, quoique blessé et malade, reçut l'ordre de faire de la voltige.
— Je lui donnai à tenir le cheval de voltige, rectifie le lieutenant Meyer, c'est-à-dire qu'étant à pied, Bernard tenait la longe au bout de laquelle galopait le cheval.

Les autres dépositions ne font que confirmer l'enquête du ministère de la guerre : on ne trouve aucun grief réel contre M. Solanges. Plaidoiries et verdict aujourd'hui.
EDGAR TROJMAUX.

Les Premières

THEATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Louise*, roman musical en quatre actes et cinq tableaux, de M. Gustave Charpentier.

J'ignore si l'art musical est aisé, mais j'affirme que la critique musicale est difficile, soit qu'elle rencontre certaines productions amériques — celles des Marchal, des Jondicres, etc. — dont il n'y a rien à dire, soit au contraire qu'elle aborde des œuvres complexes, admirable matière à sujets de revues, œuvres qui « fourmillent » trop, et sur lesquelles on peut écrire, certes, mais non se borner. Telle *Louise*, à propos de laquelle il serait tentant de disserter prolixe, pour expliquer ce qu'elle est, ce qu'elle a voulu être, ce qu'elle n'est pas ; son symbolisme, son naturalisme, son socialisme, tous ses *ismes* divers aux quels M. Charpentier prête le concours d'une musique qui n'est jamais indifférente, j'aimerais les discuter si minuit et demi ne sonnait au beffroi de l'Echo de Paris.

Les oreilles bourdonnantes encore des acclamations enivrées qui viennent d'accueillir le nom du compositeur jeté au public par l'admirable Fugère, tâchons au moins de préciser en quoi consiste la nouveauté, je ne dis pas l'inédit, de la tentative à laquelle M. Albert Carré a donné, chercheur éclectique et qui a raison de l'être, une artistique et somptueuse hospitalité : ce qui a dû ahurer les manes de l'art, c'est la résolution, prise par Charpentier, de musicaliser un roman, non un roman légendaire, fleuri de merveilleux, non pas même le « roman romanesque » cher à Marcel Prévost, mais un roman moderne, ou du moins naturaliste, que vivent encore, prolétaires et bohèmes, les provinciaux de la région dénommée Montmartre.

Louise, c'est une revendication de la Musique, qui, progressiste insatiable, devient de plus en plus exigeante à mesure qu'elle se perfectionne comme moyen d'expression, et abuse de ce que nous ne pouvons plus nous passer d'elle pour nous enivrer sans vergogne. En vérité, je vous le dis, les temps sont proches où nous devrons, infortunés journalistes, noter nos chroniques sur cinq lignes : (Je sais des crépitements musicaux qui se trouveront bien gênés.) Et déjà *Louise* lit à son brave charpentier de père un entrefilet du *Petit Journal*, en ce bémol. Nos enfants, disait cet affreux Voltaire, nos enfants verront de belles choses !

En attendant, sans impatience, l'écllosion de cet avenir où nous ne lirons plus que des feuilles de chant, risquons une ou deux remarques *a priori*. Et d'abord, tout sujet se prête-t-il à la musique ? Laissons les wagnériens protester, et répondons oui, à condition que le sujet soit l'âme même des personnages mis en évidence par le scénario qui n'aura d'autre but que d'extérioriser l'état de cette âme. La petite couturière de Montmartre chantait autant que la dame, la très grande dame du Faubourg ; partant, elle a besoin de musique, et la musique est une expres-

sion naturelle et nécessaire de ses sentiments. Seulement, ô compositeur ! seulement cette musique vaudra ce que valent ces sentiments. Si donc vous choisissez pour protagonistes des ouvriers charpentiers et des bohèmes, vous obtiendrez une expression musicale adéquate à ces sentimentalités de prolétaires, à ces mentalités de rapins, du moins si vous respectez la théorie naturaliste prônant la stricte imitation de la vie quotidienne. Or, cette théorie, l'auteur de *Louise* l'a violée, gaillardement.

L'expression musicale propre aux indigènes de la Butte, — Delmet, Montoya, la Cigale, un lot de valseuses lentes, et les Cris de Paris si l'on veut, — Charpentier n'a eu garde de l'omettre dans son œuvre, mais, perspicace, il a compris que cette menuaille ne suffirait pas, même corroborée par le charme des décors de Jusseume, à retenir un citoyen français, ni un étranger non plus, enclavé quatre heures d'horloge dans son fauteuil d'orchestre. Aussi a-t-il additionné l'âme montmartroise d'un peu de son âme à lui, beaucoup plus intéressante, et ce mélange déroute. On n'imagine pas le malaise où ce disparate plonge l'auditeur, ahuri devant tant d'éléments divers, mis à l'agène par ces tentatives, toujours renouvelées, presque toujours infructueuses, pour trouver l'expression juste entre le style du drame lyrique (Massenet revigoré de Wagner) qui hante le musicien, et le style de la Butte vers quoi tend *Louise*, inéluctablement. A certains moments, l'on s'y perd, la compréhension entre deux selles : qui me dira si ce noctambule ingénument symbolique métamorphosé en incarnation du Plaisir parisien, avec lampes électriques sur le thorax, est un concept de l'auteur ou de l'ouvrier père de *Louise* ? En fait-il faire honneur au Charpentier qui fait chanter, ou au charpentier qui chante ? Cruelle énigme !

J'arrive bien tard au sujet, mais il est si court : une gamine montmartroise, enamourée d'un compatriote poète, ou se croyant tel, quitte la maison paternelle pour rejoindre son artiste. Voilà. De ce fait divers, l'auteur n'aurait pu tirer qu'un petit acte, quelque chose comme une transposition des *Noces de Jeannette* montée de ton, s'il n'avait pris soin d'édifier sur cette frêle *Noce de Louise* le poème de la Jeunesse enthousiaste, les droits imprescriptibles de la Passion, et le mirage fascinateur de Paris, pour ne parler que des plus importants symboles.

De la tant de morceaux rapportés, tant de scènes adventives, propos de chiffonniers confabulant avec un noctambule qui leur cite la *Divine Comédie*, caquetages d'un atelier de couturières, tout le « Couronnement de la Muse » intégré là-dedans, poème et musique, sans préjudice de couplets improvisés (sur d'autres paroles, s'entend) à la Villa Médicis, au théâtre où Charpentier frondait la majesté directoriale du digne M. Hébert. En somme, assez de matériaux pour construire trois pièces, ce qui n'empêche pas cette pièce unique d'être mal construite, si j'en crois les spécialistes qui la démolissent à propos, pendant les entr'actes.

Ils doivent avoir raison, les spécialistes : cet amant qu'on ne revoit plus après le troisième acte, ce père qui veut à toute force retenir sa fille au logis, puis à toute force la jeter dehors, ces déclarations de tendresse en musique chantées à la cantonade (le *Trouvère*, alors, ou *Richard Cœur-de-Lion* ?), cette pousseite qui cède aux incandescentes déclarations de son poète lui promettant tous les baisers, toutes les extases et un « strapontin à chaque première de la Gaité-Rochechouart, alors que, significative toile de fond musicale, se déroule la trame harmonieuse des Cris de Paris, clameurs de miséreux, presque appels de détresse qui devraient logiquement inciter la petite à réfléchir sur les douloureux réveils des lendemains de fêtes, oui, je le reconnais, toutes ces lacunes, toutes ces incohérences dénotent une inexpérience notable. Me pardonne Mühlfeld si je confesse que ces erreurs de métier ne me scandalisent aucunement. Le livret de *Louise* est-il intéressant ? Oui. C'est tout ce que je lui demande.

J'accorde aux lettres que l'écriture de ce livret est, comme sa conception, hybride ; à côté de vertes locutions heureusement notées, des erreurs de ton stupéfient : « Paris, splendeur de mes desirs, déclare Louise, vers sa demeure, asile des rêves, porte-moi d'un coup d'aile !... » De mon temps, elles s'exprimaient avec moins de lyrisme, dans la couture. Le père de cette jeunesse ne manque pas d'envol, lui non plus, quand il plaint les « tristes seifs... courbés sous le joug pesant de la fatalité », quinze mesures après avoir déclaré moins ambitieusement : « Je suis d'aplomb, le coffre est encore solide », — en un page, d'ailleurs, de belle allure mélodique.

Et la musique aussi erre d'un style à l'autre, incertaine si elle doit suivre Victor Massé ou Richard Wagner : Louise célèbre le jour « où elle s'est donnée » sur les mêmes notes que Jeannette les amoureux « empressés à lui plaire », et Julien maudit les préjugés bourgeois, la tradition, l'expérience (« les balançoires » comme on dit entre magistrats) avec des chromatismes tétralogiques ; par moments même, l'inspiration du compositeur consent aux attendrissements à la Delmet, mais ce sont là flechissements voulus, sans doute, et qui résultent de nécessités que j'ai exposées plus haut longuement, sinon clairement. En tout cas, Gustave Charpentier possède une qualité maîtresse, il passionne son public. Durant cette longue soirée, j'ai ressenti tour à tour — presque simultanément, parfois — de l'enthousiasme, de l'agacement, mais pas une minute, pas une seconde d'ennui.

Aussi bien, son orchestre seul suffirait à intéresser, sonore jusqu'à l'éclat, avec des finesses dont l'habileté confine à la roublardise (certaines touches presque imperceptibles du triangle, par exemple) ; les harpes jettent leur joliesse perdue sur l'ordinaire bagage d'aveux, d'invocations, de serments amoureux que souligne, le plus souvent, l'insistante calinerie des violoncelles. Les bois, non plus, ne chôment guère au cours de cette œuvre inégale et prenante, *Vie de Bohème* française traitée par un Puccini montmartrois qui, connaissant à fond les secrets de l'art et les trucs du métier, varie pendant quatre heures le leitmotiv : « Voilà le plaisir, Mesdames ! » (pour ne parler que de celui-là) avec une maîtrise inconnue des transalpins. Quant au wagnérisme que j'indiquais tout à l'heure, rien de moins encombrant, qu'est-ce qu'un passage fleurant les *Maitres chanteurs* : « Ces poupees-là, ma fille, vous font parfois pleurer. » ? Qu'est-ce qu'un discret hommage rendu à *Tristan* par l'amant de Louise réclamant (modulation en *la*) pour tous « leur part d'a-

mour » ? Veuilles. Et si quelqu'un blâmait la texture mélodique de *Louise* pour ce qu'elle s'apparente à celle de la « mélodie continue », ce quelqu'un serait un nigaud. Ecoutez, au lieu de poursuivre cette chasse aux reminiscences, si vaine, écoutez le chœur adorable de ces couturières, admirez la grâce de cette polyphonie vocale étagée avec une sûreté charmante, et reconnaissez que, des musiciens capables d'écrire cette page adorable, on peut tout espérer.

Trois musicographes de valeur, MM. Saint-Georges de Bouhélier, Alfred Bruneau et Julien Torchet, ont accoutumé d'apprendre à leur public que l'auteur de *Louise* est le seul compositeur moderne auquel il convienne de reconnaître du génie (c'est au plus si M. Bruneau accepterait de trouver, auprès de la *Vie du Poète*, quelque mérite à *Messidor*). Il faut croire que les spectateurs de l'Opéra-Comique lisent assidûment la prose de ce trio, car ils ont accueilli l'œuvre de Charpentier avec un furieux enthousiasme ; le jour de la répétition générale, ils criaient « L'auteur ! » dès le premier acte ; et si la salle ne s'est pas effondrée sous ce fracas triomphal qui faisait songer aux destructrices fanfares de Jéricho, c'est que M. l'architecte Bouvard emploie des entrepreneurs de tout repos. A la première ils ont moins véhémentement crié, un peu enrôlés peut-être.

Ce que l'on a surtout acclamé, c'est l'ingénieuse scène mimée, au premier acte (le Père et Louise s'embrassant loin des regards de la Mère grognon) qui se déroule sur le thème à douze-huit du Bonheur familial ; c'est la Berceuse, relevée de pizzicati irrésistibles : « L'enfant dormira bientôt », dite par l'incomparable Fugère avec une tendresse papillante qui a rougi tous les yeux féminins, — vive le mélodrame où la foule a pleuré ! — C'est le couronnement de la Muse, et la Butte envahie par l'allégresse encarnalée des belles filles porteuses de lumières, parmi l'émerveillement des garçoches :

J'en suis bleu, j'en suis baba,
C'est plus bath qu'à l'Opéra !
C'est époustouflant,
Abracadabrant !

Cependant que culmine, blinçant, une manière d'empereur, pour atelier Julian que j'appellerai, si j'osais, l'Héliogabal des Quatre-arts.

Interprétation hors-ligne, en tête de laquelle il convient de placer M. Fugère, paternelle grandiose, tendre, furieux, excellent de la première note de son rôle à la dernière, depuis son entrée bonne enfant de travailleur réclamant la soupe à sa ménagère jusqu'à la malédiction finale qu'il lance le poing tendu contre Paris, comme l'inoubliable Sigismond Plapuis de Daudet. Et ce parfait comédien chante comme il joue.

Blonde, jenne, attirante, Mlle Rioton soupire délicieusement les passages de tendresse que lui a prodigués le musicien, entre autres le début du quatrième acte, où elle élance aux étoiles, devant le panorama de Paris complice, la romance de son amour heureux avec une grâce jolie, et beaucoup d'adresse à franchir les intervalles de neuvième. Je la goûte moins aux pages de violence, non qu'elle s'y montre inférieure, mais par tristesse de songer que cette voix exquise ne saurait lutter longtemps, sans grave dommage, contre le déchaînement des cuivres.

Mme Deschamps-Jehin fait merveille en mère bonne mais vive, le cœur sur la main, la main sur la joue de sa fille. Et comme elle sait porter caraco et la marquette !

Citons encore M. Carbonne, qui se dépense sans compter, M. Vienille, de qui la voix superbe fait résonner à souhait les aphorismes de chiffonnier philosophe qui semblent pris dans la hotte de Thomas Vireloque, et Mlle Vilma, apprentie plutôt délorée. Souhaitons que M. Marchal cède bientôt son rôle à M. Beyle.

On a fort applaudi Mlle Santori, danseuse presque nue, et l'admirable décor de Jusseume : Paris nocturne qui, insensiblement, se liasse de mauve mélancolique (comme j'écrivais quand j'étais jeune), puis s'étoile de lumières joyeusement scintillantes. Et l'ami Messenger fut égal à lui-même ; je ne puis lui décerner plus bel éloge.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous rappelons à ceux de nos abonnés à qui nous faisons le service gratuit de l'Echo de la Semaine que nous ne pouvons plus leur envoyer cette publication.

L'ECHO DE LA SEMAINE, étant passé sous la direction de nouveaux propriétaires, a changé de format, de caractère et a adopté une attitude politique absolument opposée à celle de l'ECHO DE PARIS.

Méitez-vous des imitations du
SEDLITZ CH. CHANTEAUD
Purgatif rafraîchissant si efficace.
Exigez l'ENVELOPPE JAUNE et la marque
de l'inventeur Charles CHANTEAUD de PARIS.

BYRRH
Apéritif-Tonique.

VIN COCA MARIANI Le Meilleur Tonique
et le plus agréable

Causerie Financière

La Bourse

De nombreux rachats de vendeurs ont déterminé une amélioration assez sensible au début de la séance ; dans la suite, il s'est produit des réalisations de bénéfices sur un certain nombre de valeurs et les cours ont subi un léger tassement.

Ces variations se sont manifestées sans qu'il y ait eu beaucoup d'animation. L'abondance de l'argent est une sérieuse cause de fermeté, mais les acheteurs paraissent peu disposés à s'employer, les affaires nouvelles manquent et l'on craint malheureusement que cet état d'indécision se maintienne tant qu'il sera impossible d'envisager la fin de la guerre sud-africaine.

Cette situation n'est pas particulière à notre marché : on la constate sur toutes les places européennes.

Le marché

Aucun mouvement significatif dans un sens comme dans l'autre ne s'est produit dans la séance générale de la place. En effet, après quelques achats au début, les cours se sont tassés et on est revenu au niveau où à peu près de la clôture précédente. Ainsi le 3 0/0 perpétuel, après avoir ouvert en avance à 100 70, se retrouve ferme mais calme à 100 60 ; le 3 0/0 Amortissable vaut 99 97 1/2 et le 3 1/2 100 102 50 après 102 60 au plus haut.

Bons la cotation des fonds étrangers, l'allure des transactions a été également plus modérée.

Exception faite toutefois le Brésilien à 610 que la spéculation a poussé de 61 10 à 62 40, escomptant

LOUIS MALARD
9 bis, rue de Maubeuge, 9 bis

VOIR LE GRAND CHOIX DE
MEUBLES
Le Meilleur Marché
DE TOUT PARIS